

VOYAGE DE LA RUCHE AUTOUR DES PYRÉNÉES

La ruche des Édétains, l'*arna* aragonaise, l'*erlatx/kofoina* des Basques, l'*abelhèr* béarnais et le *buc* occitano-catalan

Au Néolithique, de grandes entités de peuplement se chevauchent de part et d'autre des Pyrénées où « le substrat « celtique » s'est mêlé au substrat pré-indoeuropéen des Ibères ». Trois zones d'influences y apparaissent marquées par des choix de ruches bien différents : le tronc d'arbre creux en Languedoc et en Catalogne, la ruche en éclisses des Basques et des Aquitains, la ruche-tunnel dans le Levant, Baléares et Nord-Aragon.

Ruche-tronc à l'est et au centre, ruche tressée à l'ouest se partageaient le piémont pyrénéen depuis des temps fort anciens, à la suite des mouvements de populations que présente Rico : « Si l'impact des Champs d'Urnes fut loin de provoquer une mutation irréversible et en profondeur du substrat indigène de l'âge du Bronze il eut en revanche pour conséquence la plus immédiate de favoriser l'émergence de courants très différenciés qui allaient se développer et se diversifier tout au long de l'âge du Fer. C'est de cette manière que, dès la fin de l'âge du Bronze et surtout pendant toute la période de l'âge du Fer, vont s'accroître les différences culturelles entre les régions orientales et occidentales des piémonts pyrénéens - Languedoc, bassin aquitain, Catalogne, Navarre et Aragon - qui acquièrent chacune une originalité qui leur est propre ». (Rico, p.50). « À l'est, les influences grecques du VI^e siècle donneront un nouvel élan au processus de transformation culturelle qui aboutit à ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui la « culture ibéro-languedocienne ». À l'ouest, le Bronze atlantique réagit avec beaucoup d'originalité aux apports techniques qu'il reçoit mais qu'il adapte aussitôt. Comme dans le Languedoc, le substrat indigène reste inchangé, mais il tire parti de ces nouveautés techniques ce qui lui permet de connaître une évolution interne et de prendre progressivement ses distances avec les cultures languedociennes. Cela ne fit qu'accroître une coupure qui existait déjà à l'époque du Bronze entre les deux aires culturelles ». (Rico, p.51).

Le tronc d'arbre creux au nord et à l'est des Pyrénées

D'après Ruttner, la zone des ruches en tronc d'arbre allait de l'Espagne jusque dans le sud-ouest de l'Asie en passant par le Caucase. Dans notre région, son domaine s'étendait de la Haute-Garonne jusqu'à la mer et se prolongeait, en Espagne, tout le long de la côte catalane, où on ne trouvait pratiquement que la ruche-tronc et la caisse en planches. La similitude des ruches et de leur nom (catalan « bouk », occitan « buk ») témoignerait d'ailleurs d'une longue histoire commune.

Sans doute cette ruche était-elle l'héritière du tronc d'arbre que l'Homme pillait déjà dans les forêts bien avant que la culture des Chasséens, venue de Provence dans la seconde moitié du V^e millénaire, ne s'étende au Languedoc et à la Catalogne. Y a-t-elle été adoptée à l'âge du Bronze, quand la culture des champs d'urnes venue d'Europe centrale est parvenue dans notre région ? Mais y avait-il alors un type de ruche bien défini quand la subsistance des populations protohistoriques reposait sur une économie vivrière et que la demande en miel se réduisait à un usage domestique pour lequel le pillage des essaims sauvages pouvait / devait suffire probablement ?

De même que chaque habitation avait son petit troupeau, elle pouvait avoir aussi quelques colonies d'abeilles logées dans des abris sans doute assez incertains comme on le voyait encore au début du XX^e siècle où il arrivait qu'on trouve des abeilles installées près de la maison dans des caisses réformées, des barricots voire des cuveaux ordinaires retournés (les abeilles passant par le trou laissé à l'emplacement de la poignée qu'on enlevait), des sections d'arbres récupérées avec l'essaim qu'elles contenaient, et dont on obstruait les extrémités avec des planches...

La ruche en éclisses des Aquitains, Basques et Aragonais

Si l'on en juge par l'aire d'extension au XIX^e siècle des divers types de ruches connus, Aquitains, Basques et Aragonais avaient celle en éclisses et osier tressés déjà signalée dans l'Antiquité et considérée par Legros comme une innovation des peuples pasteurs nomades. Était-elle celle des

premiers agriculteurs ibériques dont la langue non indo-européenne se retrouverait dans le nom des animaux domestiques, abeille comprise, du vocabulaire basque ? « Les Basques seraient à ranger parmi les primordiaux d'Europe à côté des Ligures. Ils ont au moins 3000 ans d'existence avant J.-C. » écrivait René Martial, mais leur *Kofoina* avait-elle l'ancienneté du *buc* languedocien ? Une longue histoire commune des Basques et des Ibères pourrait expliquer la parenté de la ruche *erlatz/kofoina* basque, du *bournac* aquitain et du *vaso* du Haut-Aragon mais ne nous instruirait pas sur la ruche connue dans les temps plus anciens du Néolithique.

Le sens de *bournac*, qui a évolué avant de désigner la ruche, tout comme celui du *vaso* aragonais, pourrait apporter un début d'explication. Pour Dauzat, BORN- serait une racine prélatine, et non germanique, qui signifiait « trou », tronc d'arbre creux, essaim gîtant dans les trous d'arbres qu'on captait dans des ruches élémentaires nommées « bournat » ou « bournand ». (« Le français moderne », 1943). *Bournat*, dont dérivent *bournac/bournal/bournand*, désignait le tronc d'arbre creux comme il apparaît dans « *un roure tot bornat* » (un chêne entièrement creux), avant de désigner son contenu - « *un bornat d'abelhas* » -, et enfin la ruche elle-même pour laquelle a pu être adopté, par la suite, un tout autre matériau, l'osier tressé par exemple. Comme synonyme de *bournat*, Mistral donne en effet *baumat, cavat, curat, chambrat*, où domine cette idée de la cavité.

Comment expliquer que cette ruche se soit généralisée au point que dans « L'Atlas linguistique » de Jean Séguy on ne retrouve aucun vestige de celle en châtaignier, voire en écorce de chêne-liège, arbres que existe pourtant sur le littoral-sud des Landes, par ailleurs l'un des rares terroirs français avec le massif des Maures dans le Var, le massif des Albères dans le Roussillon et la Corse, où le chêne-liège avait su s'acclimater ? Ils sont pourtant de bien meilleurs abris pour les essaims que la ruche en éclisses, mais le châtaignier ne servait plus que pour former les lames tressées qui constituent l'armature du *bournac* sur laquelle le « mouchier » tressait des liens en tiges de ronce refendues. Legros lui envisagerait une probable origine exogène quand il observe que « la ruche de baguettes est attestée depuis la Rhénanie, la Wallonie et la Picardie jusqu'au Pays basque ».

Nous pouvons aussi nous demander pourquoi on n'y retrouve pas la ruche en paille de seigle, plante encore abondamment cultivée au milieu du XIX^e siècle avant que la loi de 1857 rende obligatoire le boisement des landes à parcourir dans la majeure partie de la Grande-Lande ? Ces landes où poussait la bruyère étaient très favorables à l'élevage des abeilles.

Peut-on dès lors négliger l'influence de la grande vague celte qui s'est installée en Gascogne gersoise au I^{er} millénaire av.n.è., s'est mêlée aux Aquitains de souche, a occupé la totalité du territoire et est arrivée jusqu'en Espagne par l'ouest des Pyrénées vers -600 ?

« Le substrat indigène restait inchangé, comme le notait Rico, mais il avait tiré parti des nouveautés techniques ». Les influences celtes auront été déterminantes pour l'adoption de cette ruche qui aura remplacé le « *roure tot bornat* » primitif des Ibères.

Vers -450, la création du port de Bordeaux attribuée aux Bituriges issus des peuples celtes descendus vers le sud, aurait d'ailleurs pu contribuer au développement d'une apiculture locale. Déjà célèbre à l'époque, c'était un centre actif de trafic maritime, un débouché de l'axe Méditerranée-Atlantique par où transitaient, comme à Narbonne, métaux, vins, huile, poterie. Bien que le miel et la cire ne soient pas cités parmi les produits agricoles exportés, (mais ils ne l'étaient pas non plus dans les comptoirs narbonnais de la même époque), le développement du port et son commerce aura pu jouer un rôle dans l'élevage des abeilles entraînant une certaine standardisation des ruchers.

Au sujet de l'*arna* aragonaise et de la *caera/caiera/casera/caseta*, la ruche-tunnel des Baléares

L'*arna* était, en Haut-Aragon, une ruche tressée utilisée couchée et abritée sous le couvert de l'*arnal*. On l'appelait *vaso* quand on l'utilisait verticale et protégée des intempéries sous une grande lause. Elle dériverait selon Legros, d'un tronc d'arbre creux. Son utilisation couchée nous ramènerait à l'époque des plus anciennes du premier « *roure tot bornat* » rapporté près du logis avec sa colonie

d'abeilles. On la trouvait aussi, aux Baléares, réalisée en terre cuite, mais aussi en éclisses et osier ou genévrier-sabine tressé, voire en roseaux. Les anciens noms *Caera/caiera*, à Palma de Mallorca, *caseta*, à Menorca, *casera*, à Ibiza, y désignent de nos jours, tous types de ruches, qu'elles soient en pierre, en terre ou à cadres modernes.

En Aragon, le nom « *arna* », est donné comme préceltique, et l'idée a longtemps prévalu qu'il était une survivance d'un fond ibère. « **arõna*, signifiait « enveloppe ou roue » et a dû désigner d'abord l'enveloppe de liège ou d'autre végétal pour faire primitivement des ruches ». (*Gran diccionari de la llengua catalana*). L'*arna* pourrait bien être la descendante de cette ruche en éclisses et osier tressé relevée par Dams parmi les peintures figurant des abeilles ou des scènes de récolte du miel dans les abris levantins du tout début du Néolithique. Dès lors que le rucher prenait quelque importance, l'osier a pu être adopté pour sa légèreté voire pour le faible coût de sa réalisation. La commodité du rangement sous la protection de l'*arnal* et le souci de la protection contre les intempéries et les prédateurs ont dû intervenir également. Nous n'excluons cependant pas, pour le Haut-Aragon, un apport des Celtes, plus tardif, déjà noté pour le *bornac* aquitain et la *kofoina* des Basques. Il reste particulièrement présent, même s'ils sont moins nombreux, dans les « *vasos* » aragonais.

Aux Baléares, lorsqu'ils se sont établis à Ibiza, en -654, les Carthaginois auraient-ils apporté la ruche couchée en terre cuite en usage au Moyen-Orient et en Afrique du Nord ? Elle aurait alors également pu être adoptée par les Ibères du Levant comme l'attesteraient les vestiges retrouvés dans la région de Valence, mais cela ne veut pas dire qu'elle n'existait pas avant, non pas en terre cuite mais en éclisses et osier tressé ou en tronc d'arbre creux utilisés couchés. C'est la *casera* traditionnelle, et la connaissance du nom phénicien pourrait aider à en connaître la véritable origine.

Sans doute manquons-nous cruellement de sources pour le monde phénicien et punique, comme le note l'historien et archéologue Hédi Dridi, mais le phénicien et l'hébreu étant selon toute vraisemblance à l'origine la même langue, on pourrait penser la retrouver, dans la Bible, où l'abeille, la cire, le miel sont plusieurs fois cités ; mais « il n'y a aucune occurrence d'un terme signifiant « ruche » dans la Bible ». (Source Judith Kogel, agrégée d'hébreu, chercheuse au CNRS-Institut de recherche et d'histoire des textes). Le dictionnaire biblique Westphal n'en dit rien non plus. Il est vrai que Israël est présenté comme la terre où coulaient le lait et le miel, ce dernier donné comme recueilli dans les rochers. Le gros rucher de Tel Rehov, découvert sur un site occupé depuis l'âge du Bronze et daté des X^e – IX^e siècle av. J.-C., témoignerait cependant aussi de l'existence d'une apiculture florissante. Comment ne pas penser qu'il devait y avoir en Israël, d'autres ruchers semblables que les Phéniciens ont pu connaître et dont ils auraient apporté l'usage et la tradition à Carthage lors de la fondation de la colonie ?

Judith Kogel remarque que « le mot *kaweret* apparaît en hébreu mishnique (Mishna *shevi't* 10,7) ; qu'il est très proche de l'araméen *kwarta* (les consonnes sont identiques ; et que seul le schème, ou la morphologie, diffère) ». « NPT », qui apparaît dans une inscription carthaginoise, a bien été traduit par « miel » sur la base du vocabulaire de l'Ancien Testament. *Kwarta* ne serait-il pas l'origine du nom de la ruche que les Phéniciens apportèrent à Ibiza et sur la côte du Levant espagnol à la suite de la fondation de Carthage ?

La sonorité de *Kwarta*, nom probable de la ruche carthaginoise, ne se retrouverait-elle pas dans le latin tardif **casaria*, dérivé de *casa*, maison rustique, qui a lui-même évolué vers *casera/caera/caiera*, nom actuel de la ruche aux Baléares ? De la même façon que le pré-celtique *buc* s'est maintenu, en Languedoc, pour désigner la ruche, et que la racine prélatine *born-* se retrouve dans le *bournac* landais, ne peut-on envisager la conservation du *kwarta* punique dans le vocabulaire de l'agriculteur, alors que le latin s'imposait peu à peu aux premiers siècles de notre ère ? La sonorité des deux noms *kwarta* et *casa* n'est-elle pas assez proche pour que le passage du premier au second en ait été facilité lors de l'abandon progressif de la langue punique et du passage

au latin tardif écrit jusqu'au VII^e siècle, en Espagne ? La *casera* d'Ibiza, si particulière à la région, pourrait alors devoir son nom à son apparence de maison rustique. N'était-elle pas la maison (*casa*) des abeilles ? De la disparition du traité d'agriculture rédigé en langue punique par Magon s'ensuit que nous n'en aurons probablement jamais aucune certitude.

Mais la ruche couchée serait-elle un apport des Carthaginois, comme on l'avance assez généralement ?

L'archéologue Alexis Gorgues est beaucoup moins affirmatif : « A mon avis, il faut être prudent avec la notion de transmission, et pas forcément chercher d'itinéraire, ou du moins pas d'itinéraire très linéaire. L'argile est un matériau plastique : dès qu'on a repéré une forme "utile" dans l'accomplissement d'une tâche donnée, il est facile de la répliquer en céramique. Il est donc possible que l'idée soit d'offrir aux abeilles un habitat à la fois utile pour elles et pour leur "patron". En ce qui concerne la ruche couchée, on dit qu'elle est des Carthaginois, mais elle est tellement présente en Ibérie que je ne suis pas sûr que l'origine soit à chercher à Carthage (c'est peut-être une solution technique originellement ibère, comme le moulin rotatif). Il y en a en fait dans tout l'Aragon, et là, c'est clairement du côté des potiers qu'il faut regarder: Je fouille un atelier de potiers ibérique en Bas Aragon, et le savoir-faire local est très articulé à celui des potiers du valencien ; il est donc vraisemblable qu'ils partageaient cette forme, comme de nombreuses autres d'un répertoire largement commun. On en voit encore, là bas, encastrée dans les murs en terre ». (Alexis Gorgues, 04/04/19).

En Espagne, où le type de ruche verticale s'est généralisé, l'isolement expliquerait la survivance de la ruche couchée en Haut-Aragon resté à l'écart des grandes voies de communication, ainsi que dans l'archipel des Baléares. Lors de la fondation d'Ibiza, les commerçants puniques ont pu apporter l'usage de la poterie pour la réalisation de cette ruche qui existait aussi chez les Édétains où elle fut abandonnée à l'arrivée des Romains. Elle est restée en usage, aux Baléares, jusqu'au milieu du XX^e siècle à côté de la ruche tressée, voire du tronc d'arbre creux réalisées à partir des ressources naturelles de la région.

Les *caseres* si communes à Ibiza mais si différentes des ruches que l'on trouve par ailleurs aux Baléares reposent évidemment le problème de l'origine. Il s'agit d'un autre exemple de ruches-tunnels, mais très semblables à celles de l'île grecque de Leucade. Comment leur attribuer une influence carthaginoise ?

Habitées dès la Préhistoire, les îles Baléares auraient été successivement grecques, puniques, romaines... Lycophron, poète grec du IV^e siècle av.n.è., évoque, dans son poème épique *Alexandra*, le sort de ces Grecs venus de Béotie, à la suite de la guerre de Troie (XIII^e-XII^e s.) et qui, « couverts d'étoffes velues et, comme des crabes, ayant atteint les roches Gymnasiennes que battent les flots, traînèrent sans chaussures une vie de dénuement. Ils franchirent enfin la côte escarpée qui nourrit les Ibères, près des portes de Tartesse, et là s'établirent ». Lycophron ne précise pas à quelle époque ces migrants grecs arrivèrent aux îles Gymnésies ; probablement avant la fondation carthaginoise de Ibiza en -654. L'idée de cette ruche si particulière n'y a-t-elle pas été apportée par les Grecs ? Ce pourrait bien être la même qui a conduit à enchâsser dans les talus la ruche aragonaise que l'on retrouve encore chez José Castellón Peiret, l'Aragon ayant bien pu bénéficier de la proximité de la colonie grecque d'Empúries.

Si Ibiza conserve cette ruche peut-être apparentée à celle de Leucade, les Baléares avaient aussi le tube de terre cuite de la ruche des Puniques tout-à-fait comparable à celui que l'on retrouvait également en Grèce et que les Édétains avaient également adopté. Une double influence peut être envisagée où il reste difficile de séparer la part grecque de celle des Carthaginois.

Des ruches couchées dans le sud de la France ?

C'est ce que pense Robert Chevet qui s'est livré à une longue recherche de vestiges de cette ruche encore connue dans les Pyrénées espagnoles : « Il semble que ces ruches cylindriques aient été plus répandues qu'aujourd'hui jusqu'au Moyen-Âge non seulement en Espagne, mais en France et en Italie. En France, une illustration destinée au livre de la chasse d'Oppien et recopié par André Vergèce, en 1554, fait voir une ruche cylindrique en osier telle qu'il devait en exister encore à l'époque ». (Chevet, 1987).

Robert Chevet basait sa recherche sur les disques de pierre qui servent encore, et auraient pu servir anciennement, pour fermer les extrémités de ces ruches. « Il y a un élément dans la pratique de la ruche horizontale cylindrique qui peut nous permettre de retrouver, après une longue durée, des traces de ruchers dans notre pays. Il s'agit des opercules en pierres. L'expérience montre que dans tous les pays de montagnes ou dans tous les pays à relief un peu difficile, l'exploitation de ce type de ruche s'accompagne de leur fermeture avec des pierres plates taillées. (...). On peut imaginer que si les ruches de ce type ont été en usage sur les versants français, il y a de nombreux siècles, les ruches ont pu disparaître mais les opercules de pierres sont restés.

De fait, nous connaissons une bonne douzaine de sites où des disques ont été trouvés et décrits, et ces disques peuvent être interprétés comme ayant été des opercules de ruches horizontales. Ils ont un diamètre tout à fait équivalent à celui des ruches que nous connaissons. Ils ont la même épaisseur. Ils ont souvent la petite encoche aménagée volontairement pour constituer le trou de vol. Il reste à savoir, même quand ils ont été découverts en situation de couvercles de jarres, si leur vocation initiale était d'être des couvercles ou des opercules de ruches. On en a trouvé dans plusieurs sites proches des Pyrénées. On en a trouvé aussi dans les Causses. On leur a donné des affectations tout à fait variables ou différentes. La plupart de ces pièces ayant été découvertes il y a de nombreuses années et le plus souvent associées à des gisements néolithiques, la difficulté provient de ce que nous ne connaissons pas très bien le site dans lequel se trouvaient ces disques et qu'il en découle des difficultés pour interpréter avec un minimum de rigueur la probabilité d'existence, à cet endroit, de ruchers primitifs ». (RFA, 1991, 507, 243-244).

Au sujet de ces disques en pierre

La question a été reprise par Bernard et Robert Chevet dans l'étude *L'arna aragonaise* parue en 1987 : « Des disques de pierre ont été découverts, il y a une vingtaine d'années dans un site archéologique du Lot, à Caniac du Causse. Ils ont fait l'objet d'une publication détaillée de M. Roger Séronie-Vivien qui leur avait attribué une origine de la fin de l'âge de Bronze en raison de la datation des poteries avec lesquelles ces disques étaient associés. L'utilité de ces disques était difficilement définissable ».

En compagnie d'autres membres passionnés de l'association Préhistoire du Sud-Ouest, Marie-Roger Séronie-Vivien s'était en effet investi durant de nombreuses années sur divers chantiers de fouilles à Caniac, dans le Lot (Grottes de la Bergerie, de Pégourié, du Sanglier, de Pradeyrol), consacrant une grande partie de son temps libre à en exploiter et répertorier le matériel extrait.

À l'occasion de diverses communications, il avait effectivement signalé un disque, en cinq débris, à la grotte de la Bergerie, à Caniac, « un disque en calcaire de 17 cm de diamètre pour 5 ou 6 d'épaisseur », à la grotte du Sanglier, à Reilhac (Lot), six disques calcaires recueillis à la grotte du Pégourié, toujours à Caniac-du-Causse, pour lesquels il écrit : « Ce sont des plaques calcaires de 2 à 3 cm d'épaisseur auxquelles une forme circulaire presque parfaite a été donnée grâce à un travail important de retouches sur les bords. Le diamètre de ces disques varie de 18 à 27 cm. Nous supposons qu'il s'agit de couvercles de vases à provisions ». Lors de la fouille de la grotte du Sanglier, Alex Roquebrun avait également remarqué un disque en calcaire. Il l'avait présenté à Roger qui, à ce moment-là, avait pensé que cela pouvait être un couvercle de ruche ou de poterie...

Robert Chevet avait alors retenu la possibilité d'opercules pour ruches couchées : « Une comparaison avec les *piellos* aragonais fait apparaître que ces pièces ont entre elles de très grandes analogies : diamètres et épaisseurs comparables, même technique de taille, même présence de l'encoche correspondant au trou d'envol ». Mais c'est une suggestion qui restait aventureuse et que Séronie-Vivien, pourtant fondateur de Apistoria, Société d'Études et de Recherches sur l'Apiculture Traditionnelle, n'avait pas retenue.

Claude Lemaire, et plusieurs autres membres de « Préhistoire du Sud-Ouest », ont depuis recherché d'éventuels *piellos* qui auraient pu être découverts à Caniac-du-Causse. « Je n'ai rien trouvé, m'écrit-il, ce qui ne veut pas dire que cela n'existe pas ». (22/12/17). Remarque sans doute prudente. Dans la partie importante du mobilier archéologique découvert par Séronie-Vivien et déposé au musée Amédée-Lémozi de Cabrerets, là non plus il ne semble pas y avoir de disques semblables à des opercules de ruches couchées. Et une recherche complémentaire dans les collections du musée de Cahors n'a pas été plus fructueuse.

En poursuivant la recherche

Robert Chevet ajoutait que Séronie-Vivien aurait également signalé la présence, au musée de Nîmes, d'une série de disques du même genre qui ne seraient ni datés ni identifiés ». (p. 31). Les réserves des musées conserveraient-elles quelques *piellos* ?

Contrairement à ces propos prêtés à Séronie-Vivien, il n'y aurait pas de *piellos* dans les musées de Nîmes ou à la Casa Païral de Perpignan. Il n'en est pas présenté non plus dans ceux d'Ensérune, de Béziers, de Narbonne, ou au musée Saint-Raymond de Toulouse, Yves Solier n'en a pas trouvé à l'oppidum de Pech-Maho, à Sigean, mais peut-être s'en trouve-t-il dans les réserves, comme celui que présente le musée de la grotte de Bélesta-de-la-Frontière.

Michel Martzluff complète ces informations à partir des recherches conduites dans les P.O. « Je ne me souviens pas de ce dont vous parlez pour la Casa Païral ? Je n'ai pas souvenir d'avoir trouvé de tels "piellos" typiques en ardoise lors de mes recherches. Par contre, dans la prospection d'une zone brûlée au-dessus de Bouleternère, dans les Aspres schisteuses, nous avons trouvé des aménagements bizarres. Il s'agit de petites plates-formes situées près de très anciens chemin et aménagées avec des plaquettes de schiste. Parmi ces ardoises, il en est une qui a servi d'enclume pour perforer une petite plaque alors qu'une petite ardoise aménagée en cercle recoupé par une base droite est encochée. J'ai pensé à l'époque que cela pouvait être lié à l'apiculture, car on est très loin de Bouleternère dans la montagne. Mais ces vestiges sont assurément bien plus récents que le Néolithique ou le monde ibère. Ce même jour de prospection, plus haut encore, nous avons trouvé les ruines d'un bâtiment antique. Parmi divers objets, nous avons trouvé un schiste encoché. Mais il me semble qu'il s'agit plus là d'un système de fermeture pour une porte, par exemple. J'ai interrogé d'autres collègues archéologues. Ils ont bien trouvé des éléments circulaires en schistes sur leurs fouilles (en particulier à Ultrera, dans les Albères), mais ces objets énigmatiques sont de toutes les dimensions, le plus souvent petites et interprétées (ces sites sont tardo-antiques ou médiévaux) comme des couvercles de poterie ou des éléments d'architecture ».

Des tuyaux ou des ruches ?

Des disques de 20 à 30 cm de diamètre auraient probablement pu fermer des sections de troncs d'arbres couchés, ou des cylindres en osier tressé ou en terre, matières qui, pour la plupart, ne peuvent qu'avoir aujourd'hui disparu, mais les dimensions de ceux qui ont été retrouvés empêchent de les attribuer à des ruches.

Ce problème des dimensions se pose pour Jean Abelanet qui signale, dans la « Carte archéologique de la Gaule, Pyrénées-Orientales 66 », le croquis de quelques fragments de tubes, mais l'échelle fournie donne une dimension d'un peu plus de 5 cm de diamètre interne au lieu des 22 à 30 attendus. Il se pose également pour les quatre tubulures signalées par la conservatrice du musée Saint-Raymond, de Toulouse. De provenance inconnue, elles appartiennent aux collections, sans

doute depuis le XIX^e siècle ou le début du XX^e. La plus grosse mesure 17 cm de long et 11 cm de diamètre. Nous sommes donc encore très loin des dimensions d'une ruche. Jérôme Kotarba, INRAP St.-Estève, également sollicité, ne garde aucun souvenir de vestiges semblables, de forme cylindrique en terre cuite et opercule de grand diamètre. Il pense alors à des éléments de canalisations : « Il y a, à l'Antiquité romaine, des tuyaux cylindriques, parfois d'assez grand diamètre, mais la présence d'extrémités mâle et femelle laisse entrevoir une utilisation emboîtée ».

Un *buc* utilisé couché dans notre région ?

La ruche couchée, faite d'un tronc d'arbre creux, aurait bien pu y être celle des premiers agriculteurs, quelque 5000 ans av.n.è. À l'âge du Fer, faite de terre cuite ou de roseaux tressés et fermée par des disques de pierre ou d'argile, elle aurait rappelé celle des Puniques qui fréquentaient le rivage méditerranéen de la Gaule du Sud dès le VII^e siècle.

Nous n'avons cependant aucune preuve archéologique de son utilisation dans le sud de la France (ce qui évidemment ne prouve pas qu'elle n'a pas existé). Nous constaterons qu'elle ne semble pas avoir connu la même diffusion que sur le versant sud des Pyrénées. D'ailleurs, à l'issue de ses longues recherches Robert Chevet notait que « la présence de ruches horizontales sur le versant français des Pyrénées est quasi nulle. Nous avons observé dans un hameau du vallon du Baralet, sur la commune d'Urdos (en vallée d'Aspe) les ruines d'un rucher composé de ruches horizontales en planches (type ruches cercueil). Nous n'en avons trouvé aucune trace ailleurs ». (p.88-89).

Dans notre région, c'est vraisemblablement la ruche des forêts, le tronc d'arbre creux utilisé debout, qui a été majoritairement en usage depuis les temps les plus anciens.

Suivre l'évolution de la ruche autour des Pyrénées c'est retrouver les étapes de l'appropriation des nids d'abeilles, l'apiculture étant la progression d'une pratique qui se perfectionne avec l'observation accompagnée des piqures qui sanctionnent les erreurs.

L'homme a observé que l'abeille se loge naturellement dans le tronc des arbres creux ou dans des cavités du rocher et c'est ce qu'il a imité dans la réalisation de ses ruches avec le tronc utilisé verticalement, dans les régions forestières. Par la suite, il l'a reproduit en osier tressé ou en prélevant l'écorce des chênes-lièges. La ruche en osier étant plus fragile, il lui a ajouté une protection bâtie : l'*arnal* en Aragon, la *casera* à Ibiza, des appentis au nord des Pyrénées, images de la protection naturelle du rocher.

La ruche couchée convenait davantage dans les régions chaudes du Moyen-Orient, dont elle est originaire, car les constructions en cire plus courtes que dans les ruches verticales, étaient moins sensibles à la chaleur. C'est la ruche qu'ont pu apporter en Espagne, les Grecs et les Carthaginois. C'est celle qui a perduré en Aragon ou aux Baléares. Elle reste cependant une exception dans le domaine de la ruche dressée qui allait de l'Espagne jusqu'en Asie. Quant à la ruche en terre cuite, dont on retrouve encore parfois quelques vestiges, elle était déjà déconseillée par les agronomes de l'Antiquité.

La relation de l'homme et de l'abeille est un très long usage qui a perduré jusqu'à l'invention de la ruche à cadres modernes. Dans ce milieu très traditionnaliste où le fils héritait du père et le rucher et la conduite qu'il convenait de respecter, les pratiques et tours de main sont restés jusqu'au XX^e siècle ce qu'ils étaient déjà à l'âge du Fer.

Bibliographie

Boi, Marzia, « Compendi d'apicultura de les Illes Balears », *Llibre verd de protecció d'espècies a les Balears*, coord. por Joan Oliver Valls, Ana Alemany, 2015.

Chevet, Robert et Bernard, « L'arna aragonaise, une apiculture multimillénaire en Espagne », 1987.

Dams, Lya, « Abeilles et récolte du miel dans l'art rupestre du Levant espagnol », *Homenaje al*

Prof. MARTÍN ALMAGRO BASCH, Ministerio de Cultura, Madrid, 1983.

Gil, Jaime, « Perfecta y curiosa declaración de los provechos grandes, que dan las colmenas bien administradas, y alabanzas de las Abejas », 1621.

Legros, Élisée, « Sur les types de ruches en Gaule romane et leurs noms ». Liège, Éditions du musée wallon, 1969.

Martial, René, « Origine des Basques », *Annales du Midi* / 1941/ 53-206/ pp. 5-50.

Mistral, Frédéric, « Lou tresor dóu felibrige », Édisud, 1979.

Morais, Rui, et al, « Análise de fragmentos cerâmicos de potes meleiros e colmeias por cromatografia gasosa acoplada à espectroscopia de massa », *As produções cerâmicas de imitação na Hispania*, Monografias ex officina hispana II, 2014.

Pallaruelo, Severino, « Colmenas », *José, un hombre de los Pirineos*, 2000, p.143-155.

Rico, Christian, « Pyrénées romaines, Essai sur un pays de frontière (III^e siècle av. J.-C. - IV^e siècle ap. J.-C.) », 1997.

Rivas, Félix A., « Répartition territoriale des ruchers et ruches traditionnelles en Aragon », *Réflexions sur l'apiculture traditionnelle en Aragon*, Zaragoza, 2008.

Ruttner, Friedrich, « Évolution historique de la ruche », *Apimondia*, 1978.